

Marylin

Elmar Palmer

Le lendemain, j'annulai ma dernière nuit à l'auberge et je filai rua Santa Catarina. Décathlon, SAC DE COUCHAGE TREK 500 et TENTE QUECHUA EASYJOY+. J'allai direct de l'autre côté ; je traversai le Douro, je longeai la falaise en remontant la passerelle des pêcheurs, je déboulai sur une zone en travaux et enfin je la retrouvai, la plage où tout avait commencé. J'étais revenu à Porto pour retrouver une sensation, j'avais couru après un souvenir, Pepa n'était pas là et il fallait se rendre à l'évidence : ce n'était pas la ville qui m'avait manqué. J'ouvris une bouteille de *vinho verde* et je me remis à boire – dix jours, ça a duré. Un café, le matin, dans le boui-boui d'en face, parfois une pâtisserie. Je restais des heures pour profiter de la chaleur. Un grand écran diffusait des clips des années zéro. Timberlake, Britney, tout ça. J'essayais de lire, quand même. Dostoïevski, parce que c'est un minimum à avoir lu quand on se rêve écrivain. *Les frères Karamazov*. Long, pas trop ma tasse de thé – ç'avait le mérite de remplir mes matinées. L'après-midi, sieste sur la plage. Déserte en cette saison. Le soir, boîte de haricots noirs froids. Voilà. Quand j'ai fini Dostoïevski, je me suis retrouvé face au réel et je

me suis dit une fois de plus : putain qu'est-ce que je fous là ? J'avais tout lâché en France. Rien ne m'y disait plus rien ; et là, au Portugal, qu'est-ce qu'on me vendait ? – sans Pepa, cette ville n'était qu'une ville.

Alors, j'ai repensé à Marylin. Marylin, la vendeuse du Décathlon. Le sosie de Kim Wilde et elle s'appelait Marylin (c'était écrit sur son badge). Kim Wilde, je l'avais toujours aimée – j'avais probablement commencé dans le ventre de ma mère et il fut un temps, j'avais sa tête en fond d'écran de mon téléphone (j'avais honte de rien). Je ne suis pas passé prendre mon café ce jour-là. Je suis resté allongé sur le sable dans mon TREK 500 et je me suis refait l'album *Another Step* (1986) avant de réécouter *Les nuits sans Kim Wilde* de Laurent Voulzy

... mais quelle étrange affaire

dans mon cœur ce mystère... Kim Wilde...

– à m'en faire chialer les tympans.

Il fallait que je me décide à retraverser.

Je me suis trouvé un autre hostel, le Happy Few. Le gérant, Paulo, ne savait parler que de cul ; il suffisait de rire à ses blagues pour se le mettre dans la poche. Il m'a confié la charge du petit-déjeuner, en binôme avec Dimitri, un vagabond de mon âge. Très vite, j'ai pris le pli. Lever sept heures, déballage de pain de mie et d'autres merdes industrielles, comatage devant le PC, quelques bonjours, des barres de rire avec Dim – un sacré loulou, un mystique exalté comme pas deux, le fils caché de JCVD et de J.-C.-tout-court – et l'aprem sieste et Tinder et arpentage de

quartiers aléatoires ; tout, tout, j'aurais tout fait pour la revoir. J'étais retourné au Décathlon, je m'étais fait passer pour un technicien cycles auprès d'un certain Joaõ Bentley – un responsable plus américain que portugais, ça tombait bien, je ne parlais que trois mots de cette langue. Il a vite compris que je me foutais de sa gueule et quand j'ai avoué que j'étais là pour Marilyn, d'un geste il m'a fait : « *get a life, punk !* »

J'avais continué à chercher, ailleurs. Elle avait des ongles dépareillés. Deux fois quatre rouges (sang) et une paire d'argentés pailletés, ça m'avait de suite frappé quand elle m'avait tendu le ticket de caisse. C'était donc des ongles que je pistais quand je rôdais autour de l'université ou des terrasses de ci et de là, chaque jour un peu plus loin, jusqu'à finir dans le quartier des pêcheurs de Lexões ou dans des rues banales du nord de Gaia – en somme je découvrais la ville à ma façon, rien d'anormal en apparence.

On était devenus copains comme cochons, Dim et moi.

À force de traîner toujours plus loin en quête d'un uniforme bleu et blanc et de doigts décorés, j'avais fini par découvrir la marina et je m'étais dit au pire, si ça marche pas, je me casse aux Caraïbes – c'était un vieux rêve, j'en avais parlé à Dim ; dans mon dos y était allé, y avait fait connaissance avec des types et un soir était rentré de sa promenade sourire aux lèvres et m'avait dit : « C'est bon mec, on part dans une semaine. »

J'ai paniqué. « Et Paulo ? »

« Si ça ne tenait qu'à lui, il partirait aussi. »

« Mais... ? »

« T'inquiète, c'est tout arrangé. C'est un gars qui fait un convoiage, il nous dépose aux Canaries. »

Typiquement lui. Fallait pas lui donner d'idées, il était toujours capable d'aller au bout.

J'ai mis les bouchées doubles. Décathlon trois heures par jour et quand j'entendais venir le João Bentley, je courais dans une cabine pour enfiler un costume de snorkelling, je ressortais avec un masque et un tuba et je demandais au premier venu s'il pensait que c'était la bonne taille ; parfois j'y allais en deux sessions, je rentrais me changer entre ; parfois j'achetais des petites choses, des gourdes, des bonnets, des pastilles d'iode, des chaufferettes, de la crème pour les pieds – tout pour avoir l'air d'un client lambda.

En vain.

Le dernier soir avant de partir, Paulo nous avait invités chez un ami propriétaire de cave côté Gaia. Il nous ferait la visite gratuite et ça devait se terminer par un concert de fado en compagnie d'autres touristes.

Les lumières commencèrent par vaciller, le silence se fit et les musiciens entrèrent. Un vieux monsieur et une dame beaucoup plus jeune. Le monsieur à la guitare ovale et bizarre, la dame à la coiffure baroque. Un projecteur s'est penché sur leur cas. Couverte de froufrous, la dame entama une litanie dantesque – je verse une larme pour Porto et toutes les maîtresses que je n'y

aurais jamais trouvées – je me préparais à partir pour ce monde horizontal qui m’était encore inconnu, je me voyais nageant aux côtés de dauphins lisses et turquoises, piaillant comme un goéland sur le mât, pendu aux filets et gueulant « eh oh, eh oh ! on rentre du boulot ! » et là – et là ! – les ongles se faufilent entre nous et la table d’à côté. Elle s’avance, elle entre dans la lumière. Elle dit un truc en portugais. Elle va chanter. J’ai envie de mourir. C’est un miracle. Je m’attends à ce qu’elle fasse du Kim Wilde, j’entends presque phonétiquement « *you came, and changed the way I feel ...* » sur une mélodie qui n’a rien à voir avec la joie et la bonne humeur ; mon cœur va implorer. MAAARYYYYLIIN ! MAAARYYYYLLIIINNN ! hurlent les chœurs dans ma boîte crânienne. Je tapote sur la jambe de Dim. « C’est elle. C’est elle ! » chuchotai-je maladroitement car toute la table se retourne vers moi ; je vois que Marilyn m’a repéré, elle a un instant posé son regard sur Dim. C’est pas lui, c’est moi ! que j’ai envie de hennir. Soudain je repense à mes champignons, des mycoses que j’ai chopées je ne sais comment, peut-être à cause des nuits sans douche du début du mois. Je me souviens que je suis allé à la pharmacie, que j’ai dit « *I need something for my fungus* », qu’on m’a fait répéter plus fort, « *I NEED SOMETHING FOR MY FUNGUS* », qu’on n’a pas compris, que FUNGUS n’était pas le terme approprié, que j’ai fini par dire « *I HAVE MUSHROOMS HERE* » en pointant mon entrejambe du doigt.

Je pars aux toilettes me remettre une couche de crème et je reviens la voir sangloter car c’est à ça que ça ressemble même si c’est beau et j’attends, je m’impatiente, je tremble de la jambe

gauche. Dimitri pose sa main dessus, l'air de dire ça va aller, je fais tss tss je pense non ça ne va pas aller !

En sortant je me dirige à la caisse et je me fais passer pour un cousin de la chanteuse, je dis « *you know, Marilyn...* » mais ils ne savent pas, ce ne sont que des employés, ou des stagiaires. Ils me disent d'attendre dehors, qu'elle va bien finir par sortir ; j'espère qu'il n'y a pas de porte dérobée. J'attends, je dis à Dim que je le retrouve pour le départ et qu'il ne s'inquiète pas.

J'attends.

Elle ne vient pas. Je me demande si je n'ai pas rêvé, tout inventé. Les ongles, la ressemblance avec Kim Wilde. Les champignons. Une femme sort accompagnée du guitariste. Mon cœur bondit. Je m'approche. C'est elle, mais elle n'a plus les mêmes cheveux. Retiré sa perruque, peut-être. Elle ne ressemble plus vraiment à l'image que j'en avais gardé. Et les ongles ? Elle porte des gants. Je dis « *Hello, are you Marilyn ?* »

– Yes, why ? (pas surprise le moins du monde)

Et je m'élançais dans un panégyrique à l'égard de sa prestation, de Porto, du vin, du ciel tout y passe et je l'invite à boire un verre, tout ça en une minute environ et sous le nez du guitariste, rien à perdre, ce n'est que son collègue. Il rit. Elle me dit : « Ah, c'est mignon mais je suis lesbienne » (elle parle français). Je lui dis « *No way !* » Elle me dit : « Mais on peut boire un coup quand même, j'ai le temps. » Elle me teste.

Elle choisit l'endroit, très touristique, en face de Porto, côté Gaia. Charmant, romantique. Je lui parle de l'auberge, de Dim, de mes coins à moi, je ne mentionne surtout pas le départ pour le transatlantique. Je n'ose pas non plus lui parler de Décathlon, alors je lui demande ce qu'elle fait à Porto, en général. Bah, elle chante ici, là, et elle joue du piano. Bizarre. Ça lui suffit, elle dit, elle sait vivre de peu. Étrange. Puis la conversation ralentit et nos yeux se perdent au loin, je regarde passer les passants et je me dis, merde, qu'est-ce que je fous là au juste ? Elle me dit : « Tu n'as pas froid ? » Je dis : « Un peu, je ne vais peut-être pas tarder, en fait. » Elle répond : « Oh, déjà ? je suis lesbienne mais je sais sucer une bite. »

Je ne réponds pas. Quelque chose cloche.

« Tu travailles à Décathlon ? » que je demande, l'air de vouloir lui faire répéter quelque chose qu'elle n'a pas dit.

« Non, pourquoi ? »

« Pour rien. Fais voir tes mains, un coup... »

Pas de doute, ce sont bien ces ongles. Mais alors ? Je regarde mon téléphone et je vois un message de Victor : Fais gaffe, mec !

Trop tard. Elle m'a devancé. Elle sort son flingue et tire : de l'eau.

« J'ai acheté ça sur le marché, aujourd'hui. C'est rigolo, hein ? »

Je lui dis « Mais ! t'es pas bien, oui ! Non mais qu'est-ce que c'est que cette gourgandine ! » avec l'accent de Charleroi et la voix de Patrick Juvet. Tout le monde se retourne (encore !), je fais de même et me jette dans le fleuve.

Tout le monde est parti, Dim m'a laissé dormir. Je l'appelle en panique. « Vous êtes allés au fado sans moi ? »

« Ouais, on voulait pas te réveiller... Mais j'allais t'appeler pour que tu nous rejoignes au restau. »

« J'ai rien loupé, j'espère ? »

Rien de spécial. Un verre de vin et des larmoiements, il dit.

Okay.

Mais vingt minutes plus tard à la Francesinha, Paulo m'achève :

« *Hey dude the music was boring but the girl, oh man you should have seen that ass... !* »

« Kim Wilde ?! » que je lui fais, la langue pendante.

« Kim Wilde... ? »

Il ne connaît pas Kim Wilde. Dim lui explique :

« *Yeah, men... lalala-lala-lalalalalalala — you came and turned my life around* » (il chantonne en se caressant des seins imaginaires).

Non. Chou blanc.

Soupir...

Je ferme très fort les yeux pour me réveiller une deuxième fois.

Ça ne fonctionne pas. Dim me demande si tout va bien. Je mens

et commande une francesinha aux champignons – pas si mal,

j'avais oublié le goût que ça avait. Je laisse les deux autres faire la

conversation en remuant le problème dans tous les sens et à la

fin, sur le chemin du retour à l'auberge, je me tourne vers Dim,

un peu honteux :

« Dis-moi, Dim... tu m'en veux, si je te laisse partir sans moi
demain ? »